Zeitschrift: Revue de linguistique romane

Herausgeber: Société de Linguistique Romane

Band: 44 (1980) **Heft:** 173-174

Artikel: Noms de l'aubépine dans l'A.L.P.O.

Autor: Guiter, Henri

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-399691

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 26.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

NOMS DE L'AUBÉPINE DANS L'A.L.P.O.

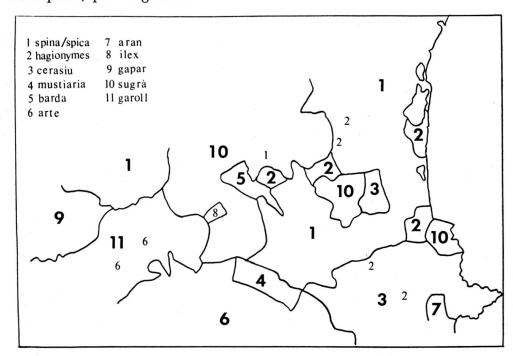
Sur le domaine relativement réduit de l'A. L. P. O., l'aubépine ne compte pas moins de trente et une désignations.

Certaines sont en relation avec spina ou spicu.

Espineta occupe 41 points de la plaine roussillonnaise sur les basses vallées de la Tet et de l'Agli. Espinàs couvre 50 points d'un seul tenant dans la moyenne et haute vallée du Tec, ainsi que dans la moyenne vallée de la Tet; en outre on le trouve en un point isolé du Fenouillet. Espinàs blanc se rencontre aux 9 points de la haute vallée de l'Ariège.

Aubespino est le mot de la majeure partie du Narbonnais (14 points); mais les deux points sud-occidentaux de celui-ci ont remplacé l'héritier de albu par celui de arbor, d'où aurespic. Les 4 points du sud-ouest du Perapertusès ont la même formation avec aybrespic. Entre les deux, les 3 points orientaux du Perapertusès font un croisement des deux formes avec aubrespic (alors que « arbre » y est représenté par aure).

Voici donc 124 points avec des formations romanes classiques et, par conséquent, peu originales.



En 28 points passablement dispersés, des noms de fruits variés ou de rameau sont souvent déterminés par des noms de saints. Pomer de Sant Joan apparaît en deux points, l'un à l'ouest du Roussillon, l'autre au nord de l'Ampourdan; cirereta de la Mare de Déu en 4 points salanquais, mais simplement cirereta en 14 points des Basses Aspres; pruner de la Mare de Déu en 3 points roussillonnais le long de la frontière languedocienne; ram de Sant Pere Martre dans quatre petits domaines (4 points, 2 points, 2 points et 1 point) situés aussi le long de la même frontière.

L'Ampourdan et l'est du Besalú présentent 35 points avec cirerer de pastor. Au centre, 1 point offre arn de Sant Martí, et au sud-est, 2 points, arn de pastor.

Les 22 points occidentaux de Besalú emploient ars blanc; ars sans déterminant se rencontre sur deux petits domaines cerdans, l'un de 2 points, l'autre de 1.

Quelques désignations sont plus isolées : barjàs en 5 points de la vallée de la Castellana ; moixera en 3 points du Besalú septentrional ; ilsa et illa en 2 points contigus du Haut Conflent.

Il nous reste encore trois familles de désignations.

Les 6 points d'Andorra présentent gavernera.

La presque totalité de la vallée du Sègre et du plateau cerdan offre des termes apparentés, qui sont, en allant du sud-ouest vers le nord-est : gragoller (2 points), graüller (9 points), braüller (9 points), brualler (27 points).

Enfin nous trouvons au centre et au nord du domaine de l'A. L. P. O.: sugrà en Conflent (19 points), sögrà au Capcir et au Bas-Fenouillet (9 points), sügrà au Fenouillet (28 points), sügranyer au Donnezan et Pays de Sault (13 points), solegraner au Roussillon occidental (14 points) et sur la Côte Vermeille (5 points).

Les 187 points qui ont eu recours à des emplois variés de spina, spicu, arbor, pomariu, prunariu, cerasiu, ramu, n'exigent pas grand effort de l'étymologiste pour remonter à des formations familières du latin. Ils figurent d'ailleurs tous dans l'ouvrage de Francesc Masclans i Girvès sur Els noms vulgars de les plantes a les terres catalanes.

Moixera est aussi une formation romane *mustiaria sur musteu qui a donné moix (esp. mozo); en général, ce nom désigne d'autres arbustes, le sorbier ou le cyste.

Avec barjàs nous abordons vraisemblablement une formation préromane sur le basque barda, « branche d'arbre pourvue de ramilles » selon la définition d'Azkue. Un dérivé plus courant est bardissa « haie, barrière formée de plantes épineuses » ; il y intervient un suffixe -icea. Pour barjàs, il semble qu'un suffixe -aceu soit ajouté au thème barde. Bardeaceu donne très régulièrement barjàs. Le terme ne figure pas dans Masclans, pas plus que dans le D. C. V. B. ou dans le Trésor du Félibrige (si nous songions à un emprunt occitan).

Une autre formation préromane, bien connue celle-ci, est *arç*. Il s'agit du basque *arte*, l'un des noms du chêne-vert, romanisé en *arteu* avec une voyelle thématique -u. L'évolution est régulière.

Peu favorisé dans l'A. L. P. O. est le terme d'arn qui désigne divers arbustes épineux, parmi lesquels l'aubépine, et dont l'étymologie n'est pas éclaircie. Nous croyons qu'il s'agit du basque aran « prunier sauvage », romanisé en áranu. La forme plus lourdement suffixée, aranyó ou aranyoner, a conservé le sens primitif.

Les termes d'ilsa et illa ne sont documentés nulle part ailleurs. Ils peuvent être en relation avec le latin ilice « chêne vert », à partir duquel on attendrait *ils, qui serait féminisé en ilsa.

L'andorran gavernera est rapproché, aussi bien par le D. C. V. B. que par Masclans, de gavarnera (l'hésitation entre e et a devant r est un accident fréquent) et de gavarrera (ou garravera par métathèse), le tout mis en relation avec le basque gapar « ronce, plante rampante, buisson ». Il est possible que garravera ait une origine indépendante, en relation avec garra « courbe, crochet, griffe, jarret »; mais ceci est hors de notre sujet. Le rapprochement de gavarrera avec gapar, plus suffixe -aria, ne pose aucun problème. En revanche, celui de notre gavernera gavarnera est moins clair, car on voit mal d'où sortirait le n du suffixe. Peut-être faudrait-il songer à un composé de gabi « airelle » et arnaria « le fruit » ? (Gabi apparaît aussi dans gavet « rhododendron »). Il est certain que l'ensemble gab-arnaria, « le fruit d'airelle », aboutit sans difficulté phonétique à gavarnera. Ces termes désignent le plus souvent l'églantier; mais Masclans leur donne aussi comme équivalent « cireretes de pastor », c'est-à-dire aubépine. Les confusions entre arbustes sauvages épineux sont fréquentes.

Un problème plus difficile se pose avec les termes de sugrà, sögrà, sügrà, sügranyer formant un ensemble cohérent, et solegraner, qui semble bien devoir y être associé.

La voyelle atone de sugrà est un u, et non un o, comme l'indiquent les formes capcinoises en ö ou languedociennes en ü. Sügranyer est une forma-

tion suffixée en -ariu, avec l'équivalence languedocienne -yer du -er phonétique catalan. Solegraner doit être senti comme un mot composé avec double accent tonique; de ce fait, le o initial conserve son timbre, au lieu de prendre le timbre u, qui serait normal en position atone.

Recherchons maintenant des références pour ces termes. Ils n'apparaissent pas chez les botanistes, pas plus chez Masclans que dans la Botanique Catalane du Roussillonnais Conill. Le D. C. V. B. présente un vocable manifestement apparenté, Sugranyes, qui est uniquement cité comme nom de famille, et pour lequel aucune explication n'est proposée. Rien non plus dans le Trésor du Félibrige de Mistral. Mais le Dictionnaire occitan-français d'Alibert a un bref article «sugranièr: aubépine (Donnezan)»; aucun commentaire n'accompagne ceci. C'est la seule confirmation de l'existence de cette famille de désignations.

Solegraner, qui est un mot de l'ouest et du sud roussillonnais a pu maintenir sa voyelle e parce qu'elle est en position contretonique. Dans le même mot sans suffixe ariu, l'accent reculait sur le a, et le e devenu contrefinal était appelé à disparaître; on attendrait donc *solgrà en face de solegraner.

Un problème phonétique difficile se pose pour le passage de *solgrà à sugrà. Il faut supposer une semi-vocalisation de l implosif en w. Mais ce phénomène est étranger au catalan (cf. $alg\dot{u}$). En languedocien il n'est régulier que devant dentale, ce qui n'est pas le cas ici; mais il est beaucoup plus général en gascon et en provençal. Par ailleurs, sur le domaine occitan il y a conservation des fausses diphtongues de type ow, alors que la monophtongaison en u pourrait être attendue sur le domaine catalan. Nous sommes donc amené à supposer que le terme a subi une semi-vocalisation du l en domaine occitan; que cette forme s'est étendue sur le domaine catalan du haut Conflent, où elle s'est monophtonguée; que cette dernière élaboration s'est à nouveau étendue en Languedoc, où le u a été palatalisé en \ddot{u} . C'est évidemment bien compliqué; mais qu'imaginer d'autre?

Quelle origine faut-il envisager pour ce couple apparenté sugrà/sole-graner? On pourrait songer à une étymologie romane sole-granu « grain de soleil »; ce n'est pas impossible, bien qu'aucune des langues que nous connaissons n'introduise une telle comparaison.

En basque moderne, l'aubépine se nomme *elorri zuri* littéralement « épine blanche » ; du point de vue sémantique, ce n'est pas original, et, du point de vue phonétique, cela ne peut nous expliquer *sugrà*. Il est certain que

l'élément zuri « blanc » peut correspondre à sole dans un emprunt roman ancien ; mais il faut admettre que l'adjectif est substantivé pour être premier élément d'un composé tel que zurigara(n)u « graine de blanc », ce qui conviendrait phonétiquement. On pourrait penser aussi à une formation de type zu-lakar « bois rugueux » + suffixe roman -anu. Tout ceci demeure du domaine de l'hypothèse.

Un autre problème délicat est posé par la famille de termes : brualler, braüller, graüller, graguller.

Le *Trésor du Félibrige* présente les mots peut-être apparentés : garroulho « cépée, touffe de surgeons de chêne » ; garric « chêne kermès » ; gruelho « écale, écorce ». Le Dictionnaire d'Alibert offre gruelha « écale, écorce ».

Dans le D. C. V. B. nous trouvons : barruler « aranyoner, planta espinosa » qui ne présente pas de ll mouillé ; agraüller « arbust espinós. El fruit rodó i vermell es diu cireretes de pastor », ce qui correspond bien à l'aubépine ; garroll, garric « chêne kermès », garulla, garrulla, garrolla « id. ».

La *Botanique Catalane* de Conill cite *garric*, *garrulla* « quercus coccifera » et le fait remonter à... l'hébreu.

Dans Masclans agraüller est absent; garulla = garric «quercus coccifera»; greuler = grevoler = grèvol «ilex aquifolium»; dans la liste des noms de «crataegus monogyna», nous voyons gargoller, garboller, trualler.

Des étymologies sont proposées par le D. C. V. B.: préroman pour garroll, garulla, etc.; aperi oculos « ouvre les yeux » pour agraüller, rattaché à abreülls, abriülls « nom de diverses plantes espinoses ».

Il s'agit manifestement d'un terme nanti à la finale du suffixe roman -ariu, donnant en catalan -er.

Malgré sa ressemblance générale, nous éliminons greuler, le dérivé de grèvol mentionné par Masclans, parce qu'il ne présente pas un ll mouillé.

C'est avec garrulla que notre famille lexicale nous paraît reliée; nous suivons volontiers le D. C. V. B. lorsqu'il voit dans garulla/garrulla une formation préromane, et non pas un bas-latin *carulia, thèse de Coromines dans le D. C. E. L. C.; en revanche nous ne pensons pas que agraüller puisse être rattaché à aperi oculos.

Le point de départ de notre vocabulaire cerdan doit être garruller (ou garroller, la prononciation étant la même). Une interversion a transformé garruller en graüller, un de nos quatre termes. L'épenthèse d'un g antihiatique nous vaut graguller, de même qu'en Cerdagne cua est devenu cuga. Toujours à partir de graüller, un possible croisement avec barruler, autre arbuste

épineux, ou avec broll « rejeton », nous vaut substitution de b à g, d'où $bra\"{uller}$; et, dans ce dernier terme, une interversion de voyelles nous amène à brualler.

La filiation des différents vocables est donc la suivante :

garroll ou garrulla
$$\rightarrow$$
 garruller \rightarrow graüller graguller braüller \rightarrow brualler

L'origine commune de garriga, garric, garrulla, etc. paraît être le basque igarr « sec », avec l'habituelle aphérèse de la voyelle à l'initiale absolue. Il s'agit de lieux secs et de plantes poussant dans les lieux secs.

Le deuxième élément apparaissant dans garroll pourraît être le basque o(h)il «sauvage, féroce, inhabité, écarté»; dans les formes définies oilla, le l précédé de i se mouille. Les plantes dénommées par ces termes sont sauvages, piquent et viennent dans les lieux déserts. Du point de vue phonétique, la séquence d'un yod fait diphtonguer le o bref, qui se monophtongue ultérieurement en u.

En définitive, les 31 désignations de l'aubépine sur le domaine de l'A. L.-P.O. nous font apparaître une majorité de termes romans. Mais il subsiste trois groupes de formations d'origines plus obscures. Le fractionnement des zones où elles sont implantées semble manifester un recul devant les termes romans, particulièrement dans le Roussillon méridional.

Henri Guiter.